

Tempus Viator.

« Vous voyez bien qu'il faut m'emmener avec vous. Moi, vous savez, je suis un chien perdu. Et vous savez les chiens perdus on croit qu'ils sont perdus mais ce n'est pas vrai. Ce sont des chiens qui cherchent leur vrai maître. Ce sont des chiens tout pleins d'amour, et qui n'ont pas pu le donner... Vous n'en voulez pas vous, de l'amour, du vrai ? »

Il l'entendit bien avant de le voir : le vieil homme était assis, tout seul, au clair de lune ; nous étions à trois jours de Noël, et cette année, l'hiver s'annonçait particulièrement clément : de ces fins d'année où l'on sort encore certains soirs simplement en bras de chemise avant que, par un caprice débridé, le froid ne fonde sans pitié sur la nature, et vous glace.

Il ânonnait sans discontinuer une litanie sur des chiens perdus qui ont plein d'amour à donner, et qui s'achevait invariablement par : « vous n'en voulez pas, vous, de l'amour, du vrai... » puis il recommençait, encore et encore... Il paraissait en état de choc, totalement désorienté.

Antoine s'approcha doucement :

« Eh bien, grand-père..., qu'est-ce que vous faites là tout seul ? Vous vous êtes perdu ?

- Un chien perdu, on croit qu'il s'est perdu, mais ce n'est pas vrai...

- Allez, si ce n'est que ça, on va vous le retrouver votre toutou. Mais il ne faut pas rester tout seul dehors toute la nuit. Vous risquez d'attraper mal. Où est-ce que vous habitez ?

- Ce sont des chiens tout pleins d'amour...

- Oui, oui, j'ai compris... Allez venez avec moi... Demain je m'occuperai de retrouver votre famille, et votre chien aussi, c'est promis. »

Il aida l'aïeul à se relever, le prit par le bras tandis que l'homme continuait à divaguer :

« Vous n'en voulez pas, vous, de l'amour, du vrai ? »

Antoine rit franchement et répondit jovial :

« Eh bien, papé je vais vous dire : de l'amour, j'en ai à revendre ! Allez, venez ; vous avez faim ? »

L'homme parut s'éveiller, soudain. Il regarda Antoine et murmura :

« Vous êtes qui, vous ?

- Votre sauveur ! » Répondit-il en éclatant de rire. Puis il ajouta :

« Je travaille sur un chantier à Aubagne, et tous les soirs je rentre à pied : c'est comme ça que je suis tombé sur vous ; heureusement, sinon, qui sait dans quel état on vous aurait retrouvé...

- Où m'emmenez-vous ?

- Eh, à la maison, pardi ! Ne vous inquiétez pas : on va vous faire souper, dormir, et demain on recherchera votre famille..., et votre chien.

- Mon chien ?

- Eh oui, grand-père. Vous n'arrêtez pas d'en parler ! »

Antoine maintenait solidement le vieillard par le bras ; le ciel était clair et l'étoile du berger éclairait les collines ; prudent néanmoins, désireux d'éviter tous les pièges, il scrutait la nuit devant lui de sorte qu'il ne pouvait voir l'étrange lueur de malice qui brillait dans le regard de son compagnon...

Une fois à la maison, après qu'il eut expliqué à Aurélie toute l'affaire, on le reçut comme on sait si bien le faire en Provence : avec bonhomie, et sans chichis.

Comme il paraissait très fatigué et passablement déphasé, on ne lui posa aucune question : Antoine le fit manger tandis que sa femme préparait un lit, et après l'avoir couché, l'hôtesse murmura à son

oreille avec une grande douceur : « Passez une bonne nuit et soyez tranquille : demain nous vous ramènerons chez vous... »

Le matin donc, Aurélie avait dressé la table pour le petit déjeuner : « Antoine, va donc prévenir notre invité que le petit déjeuner est prêt. » Quelques instants plus tard, ce dernier revenait pâle et défait : « Il n'est plus là... »

- Plus là ? Comment est-ce possible ? Il n'a pas pu sortir, on l'aurait entendu...

- Eh bien, que veux-tu que je te dise ? Il est parti !

- La veille de Noël... Mais où a-t-il bien pu aller ?

- Peut-être que la mémoire lui est revenue ? Je vais descendre au bourg, voir si par hasard il ne s'y trouve pas, ou si quelqu'un l'a vu.

- Oui, oui. Fais ça... »

Mais nul n'avait aperçu le vieil homme et Antoine passa de longues heures à le chercher : sur le chemin où il l'avait trouvé la veille, mais aussi dans la colline, à l'intérieur de la vieille bergerie de Pons l'ancien chevrier, et même de la cabote construite par le père Jules dans sa vigne : il avait couru partout, mais l'homme était demeuré introuvable !

« Sainte Vierge, s'était lamentée Aurélie. Dis, tu ne crois pas qu'il s'est encore égaré, juste la nuit du réveillon ? Ce serait bien triste.

- Écoute, j'ai passé le mot à tout le monde : si quelqu'un l'aperçoit, il viendra tout de suite nous le dire. »

Plus tard, Antoine et Aurélie se rendirent à Aubagne pour les courses de Noël : « J'en prendrai un peu plus que d'habitude, lui dit-elle. On ne sait jamais si on nous le dénêche, autant qu'il soupe comme il faut ! »

La fin d'après-midi les trouva affairés aux préparatifs du réveillon : ils étaient seuls tous les deux, ayant porté en terre toute leur parentèle ; quant à leur unique enfant, ils l'avaient enterré, lui aussi, peu de temps après sa naissance : la mort subite du nourrisson avait dit le docteur...

Quand il était né, la sage-femme l'avait levé à bout de bras en clamant : « Cet enfant vous tombe droit du paradis ! Il est beau comme un ange ! Mon dieu ce qu'il est beau ! J'en ai rarement vu de pareil... !

- Chut, s'était exclamée Aurélie. Taisez-vous malheureuse... Vous voulez nous attirer le mauvais œil ? » La femme avait éclaté de rire :

« Dis, ma petite, tu ne vas pas croire en toutes ces superstitions ? Allez, vaï, regarde-là ta petite merveille... Comment allez-vous l'appeler ?

- Comme mon grand-père : Sébastien !

- C'est un bien joli prénom pour un bien joli garçon... »

Aurélie, les yeux humides, revint à la réalité.

Le temps avait passé mais la blessure était toujours aussi profonde ; ils n'en parlaient pas, ils n'en avaient pas besoin : le souvenir prégnant de sa courte existence ne les avait jamais quittés.

Le soir tombait lorsqu'un bruit de moteur attira leur attention. Une longue limousine noire s'était immobilisée devant leur porte : un chauffeur en livrée en descendit qui toqua à leur porte :

« Mon maître m'envoie vous quêrir... »

L'inconnu qui se tenait devant Antoine sur le seuil, l'impressionna.

« Vous êtes ? demanda-t-il.

- Pardonnez-moi. Je viens de la part de l'homme que vous avez recueilli la nuit dernière.

- Il a retrouvé la mémoire alors ?

- Si fait ! Et pour vous remercier de votre générosité, il vous convie ce soir en sa demeure pour le gros souper de veillée.

- Oh, mais ce n'est pas la peine ; qu'il ne se dérange pas. Nous...

- Il vous attend ! » Le ton cette fois se voulait sans réplique. « S'il vous plaît, » ajouta-t-il cependant avec plus de douceur.

Antoine et Aurélie s'interrogèrent du regard : ils ne voulaient surtout pas froisser le vieil homme qui sans doute se sentait leur obligé. Ils décidèrent de suivre son envoyé, et quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils découvrirent le luxueux véhicule qui les attendait à l'extérieur.

Le chauffeur leur ouvrit la portière et les installa confortablement. « Le voyage sera un peu long, vous pouvez vous reposer si vous le souhaitez. » Et, bien que n'en ayant jamais eu la moindre intention, Antoine et Aurélie s'assoupirent néanmoins, bercés par le ronron hypnotique du moteur.

« Nous sommes arrivés ! »

La voiture venait de s'immobiliser devant un joli petit mas provençal.

Il les accompagna jusqu'à la porte vitrée qui ouvrait sur une grande pièce, éclairée d'une multitude de lampes anciennes. Il semblait régner là une atmosphère un peu étrange mais réellement engageante.

Quand ils y pénétrèrent, ils aperçurent tout d'abord une imposante cheminée dans laquelle crépitait un bon feu. Plus à droite, sous la fenêtre, une crèche : ils s'en approchèrent ; c'était une représentation de la naissance de Jésus dans l'étable : sublime !

« C'est là le travail d'un grand santonnier, murmura Antoine admiratif. Tu as vu les personnages ? Quelle perfection ! On pourrait presque croire qu'ils sont réels : tiens, regarde, pousse-toi un peu sur la droite, et à gauche..., on dirait qu'ils te suivent des yeux, n'est-ce pas ? »

Subjugués, ils ne parvenaient pas à s'en détacher lorsqu'un léger bruit les fit se retourner.

Il n'y avait personne, mais leur attention fut attirée par la grande table d'apparat qui avait été dressée pour sept convives, selon la pure tradition provençale ; d'abord sur le bois noble, pour représenter la Nativité, trois nappes blanches superposées : une pour le réveillon, une pour le repas de Noël du lendemain midi, et la dernière pour le soir de Noël.

Ensuite, pour l'éclairer, se dressait en plein centre un somptueux chandelier à trois branches, garni de trois bougies symbolisant le Passé, le Présent, et le Futur.

Puis, pour finir, dans une corbeille, sur une serviette finement brodée reposait une miche de pain blanc coupée en trois morceaux : la part du pauvre, la part des invités, et la part qui resterait conservée dans la maison.

« On faisait ça chez ma grand-mère quand j'étais tout petit, souffla Antoine. C'était la Tradition... »

S'intéressant encore à ce qui les entourait, Aurélie poussa un petit cri de joie : « Regarde ! Viens vite voir ici ! »

Sur une desserte, un peu à l'écart, l'on avait disposé dans des plats en argent massif, les treize desserts.

Comme elle le faisait enfant, elle voulut les passer en revue. Il ne fallait surtout pas qu'il en manquât : elle les connaissait tous ! Elle se mit à les compter à haute voix :

« La pompe à huile, nougat noir et nougat blanc, les quatre mendiants : figes, raisins secs, amandes et noisettes, puis pruneaux, noix, pommes, poires, mandarines, et melon vert d'eau.

Elle battit des mains comme une gamine.

« Tout y est Antoine ! Tout pareil, comme autrefois ! »

Le bruit d'un huis que l'on pousse et voici qu'apparut leur invité de la veille. Il paraissait tout autre

vêtu qu'il était d'un élégant costume sombre et d'une cape doublée de satin rouge qui lui recouvrait les épaules. Il leur sourit.

« Mon ami, dit-il s'adressant à Antoine, je ne puis tout vous expliquer : sachez simplement que vous m'avez tiré hier soir d'un fort mauvais pas ; je suis un Voyageur du Temps, et voici qu'au retour de l'un de mes périples, je me suis égaré..., bref... : sans votre grandeur d'âme, mon esprit divaguait encore dans l'intemporel. Pour m'acquitter du service immense que vous m'avez rendu, je vous offre une soirée unique : ne cherchez pas d'explication à ce que vous allez vivre. Vivez-le, c'est tout ! Vous allez naître à une forme de réalité qui ne prend corps que dans l'entre-deux-mondes : pour vous, cette nuit, j'autorise le passé à rejoindre le présent. »

Et le bruit d'une porte que l'on pousse à nouveau...

Alors, ce à quoi ils assistèrent les laissa littéralement médusés : leur raison aurait dû vaciller et pourtant, non ! Une joie incommensurable s'empara d'eux. Un amour inoublié et aussi vivant qu'au premier jour les submergea et les jeta les uns vers les autres : étaient là Paulin et Adeline, les parents d'Antoine, Séraphin et Louise, ceux d'Aurélié, et un jeune homme d'une beauté incroyable... « Sébastien ! » hoqueta Aurélié, ivre de bonheur.

On se mit à sautiller sur place, à rire, à s'embrasser...

Deux serviteurs commencèrent à servir des plats dont la succulence s'annonçait déjà par les arômes qu'ils exhalaient.

« Ne cherchez pas à comprendre : vivez l'instant. C'est tout ! »

Les premières lueurs de l'aube vinrent taquiner les paupières délicates d'Aurélié qui ne pouvait dormir que dans un noir absolu. Revenant à la réalité, loin de la magie de la veille, elle regarda autour d'elle, désappointée. Antoine aussi s'est réveillé, et la déception qu'il ressentit n'en était pas moins grande : « Ce n'était donc qu'un rêve, murmura-t-il. Juste un rêve...

- Mais non, c'était trop beau, trop intense pour n'être que cela ! Nous y étions toi et moi, nous l'avons vécu ensemble ! C'était si réel ! »

Antoine, le visage défait, répéta : « Non, ce n'était qu'un rêve..., tu vois bien... ! »

S'il avait seulement tourné la tête vers la fenêtre à cet instant précis, il aurait pu apercevoir les feux arrière d'une longue limousine noire qui, sans bruit, s'enfonçait doucement dans les brumes du petit matin...